

Reste cette nuit

Mélodie Nelson

Number 163, Fall 2019

Les corps qui dansent sont toujours les corps de ma nuit

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92855ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nelson, M. (2019). Reste cette nuit. *Moebius*, (163), 11–18.

reste cette nuit

Mérodie Nelson

«Je voudrais que tu restes cette nuit.» Il est dans l'embrasure de la porte. Je suis nue. Je n'ai rien sur moi, pas de porte-jarretelles qui laisse des marques d'artifices, pas de petite culotte dont il pourrait critiquer l'élastique trop serré. Je ne répons pas. Je veux lui laisser la chance d'en rester là, de faire comme si c'était dans sa tête qu'il avait prononcé ces mots-là. Rester cette nuit, je ne peux pas, il y a un nom dans mon agenda, et un hôtel. J'y dormirai. Le lendemain, j'irai nager dans la piscine de l'hôtel et je mangerai le petit déjeuner sur une table immaculée. Je prendrai un thé et un scone aux bleuets. Le scone sera chaud et j'y glisserai un petit peu de beurre. Je serai seule. Mon client sera parti et mon amour ne sera pas là.

Il y a des filles qui ont une amoureuse ou un amoureux et des clients. Moi j'ai toujours un amoureux qui n'aime pas les autres queues, j'ai toujours un amoureux qui croit que je ne l'aime pas, j'ai toujours un amoureux qui me souhaite de détester mon travail et qui me pique mon lubrifiant à soixante dollars pour fister une autre fille quand je ne suis pas là, quand je suis payée pour m'amuser avec une queue de renard entre les fesses. Je lave les draps sans les

sentir. Je dis à Emmanuel que je l'aime, même quand il dit qu'il pourrait me quitter, parce que je le traite avec moins d'égard qu'un chien bâtard.

Quand j'avais treize ans, un homme m'avait trouvée jolie et m'avait invitée à aller jouer à des jeux vidéo dans son sous-sol. J'y étais allée et j'y retournerais, parce que j'aime encore qu'on me trouve jolie. Je ne savais pas que c'était mal. Je l'ai su quand il a été arrêté. Dans le journal, on parlait de moi mais je n'avais pas de nom. C'était pour me protéger. Maintenant, j'ai plein de noms.

Je suis allée au bal des finissants avec un gars qui m'appelait sa « coccinelle ». J'avais une robe bleue, la même qu'une autre fille, mais la mienne je l'ai retirée rapidement. C'était à Laval. Il y avait beaucoup de fausses fleurs en plastique et une seule bouteille de vin rouge par table. Je suis allée à la salle de bain pour hommes de la salle de réception. J'ai laissé deux amis me tirer les cheveux. J'avais déjà baisé avec les deux, mais jamais en même temps. Je joue dans une équipe de roller derby où mon nom est Shisha Skittle. Et quand je couche avec des inconnus dans des hôtels, je m'appelle Éloïse. Je n'aime pas ça quand ils m'appellent « babe ». J'aime ça, être Éloïse. J'aime ça être Éloïse et être payée pour les entendre dire ce nom, quand ils jouissent au fond de moi, dans un condom.

Je continue de me maquiller. Je sors le fer à lisser et le branche. Je passe ma langue sur mes dents et ouvre la bouche pour m'assurer que je n'ai pas de coriandre ou de rouge. Emmanuel me demande si je veux manger avec lui. Je m'approche de lui, en retenant un soupir. Je n'avale rien avant de travailler. Je veux avoir l'impression que je vais m'évanouir dès que je bouge en cowgirl sur mon client, ses mains autour de ma taille, il me secoue de haut en bas, et je

m' imagine être une poupée de chiffon, dans une danse que je ne contrôle pas, quelques secondes même pas quelques minutes, et après nous prenons un bain et nous buvons et il répond à ses courriels et il me demande comment vont mes études et je lui dis que je prends une pause. Je suis souvent en pause de tout sauf de cul, si je suis devenue escorte, c'est un peu parce que j'aime avoir plein de noms, j'aime exister sous plein de noms, mais c'est aussi que je suis paresseuse.

C'est comme une excuse, parfois je reste couchée et je ne me lève que parce que j'ai envie de manger des céréales sucrées et de boire une boisson de soya aux fraises. Je me lève et je me dis que je pourrai retourner me coucher après et les journées passent comme ça. Je ne sais pas pourquoi. Je suis triste ou trop essoufflée devant tout ce que les autres font. Emmanuel veut faire un doctorat, produire des vidéoclips et me prendre en cuillère aux aurores.

Je ne suis pas malheureuse, c'est que ma tristesse est trop lourde ou qu'elle n'est en fait même pas une tristesse : je suis parfois juste trop lourde pour me soulever. J'ai besoin des autres pour ça, de leur numéro de chambre dans mon agenda, de leur salive dans ma bouche trop sèche. J'ai une amie qui fait des marathons et qui apprend l'allemand. Moi, je vais aux Bahamas quand on me paie le voyage et je me fais bronzer et je regarde les autres filles qui boivent un verre et je me demande combien chacune demande pour se faire lécher et je deviens leur copine. Aucun amoureux ne comprend que je puisse avoir envie de baiser sous la douche avec lui, puis de me faire défoncer en collégienne par son meilleur ami, un client et un professeur de mathématiques rencontré sur Tinder.

Je suis Emmanuel dans la cuisine et regarde ce qu'il prépare comme repas. Il y a une casserole d'eau bouillante sur la cuisinière. Il commence à couper des échalotes en écoutant du Will Driving West. Du saumon décongelé repose sur notre comptoir. J'enlace Emmanuel et il me demande si j'irais travailler si je me blessais, moi, en coupant des échalotes. Il me tend le couteau. Je ne me blesserai pas en coupant des échalotes, mais il regarde chacun de mes gestes, attendant une maladresse, espérant que je me rentre le couteau dans le cœur pour ne le donner qu'à lui. Je dis que je lui aurais donné à goûter ma plaie, et je lui tends un doigt, comme si j'avais une blessure imaginaire à embrasser. Il prend ma main, la passe sur sa joue. Il me regarde et fait mine de me mordre. Je le repousse. Il ouvre le réfrigérateur et en sort des carottes.

Je retourne dans la salle de bain. Je me regarde dans le miroir. Je cherche sur moi une marque qu'il aurait laissée, des yeux sans rien dedans, alors que je dois avoir des yeux au champagne pour mon client. Je collectionne les petites bouteilles d'eau Fidji et les savons d'hôtel. Je pose mes doigts sur le fer à lisser, sa chaleur ne me brûle pas, je n'ai pas mal, je pourrais me pincer le clito comme ça, avec le fer encore branché et sourire et je n'aurais pas changé.

Je serais encore la fille de treize ans qui veut être jolie et prétendre qu'elle ira jouer à des jeux vidéo dans un sous-sol, alors que c'était clair, je savais que j'allais voir un pénis et qu'il voudrait mettre son visage entre mes jambes et me sentir, pour voir si je sentais le pamplemousse, la boisson de soya aux fraises ou la morue. Son sous-sol ressemblait à celui de mes grands-parents en Estrie. Il y avait deux canapés avec des trous de cigarette. Au mur, des diplômes et une photo agrandie d'un repas familial style

les vingt-cinq ans de mariage de ses parents. Il y avait une bibliothèque remplie de magazines et de livres en format poche. Il m'avait invitée à jouer à des jeux vidéo, mais il n'y avait pas de télé, seulement un synthétiseur. J'avais regardé les livres dans la bibliothèque, je n'en connaissais pas un et les couvertures avaient l'air d'être d'un autre siècle, jaunies, moches, avec des femmes qui ressemblent à des faons et des coups de pinceau bleu pour qu'on imagine toujours le ciel tout près d'elles, ou des promesses de ciel.

Quand il avait commencé à me parler de son ex-femme, je n'avais pas compris qu'elle n'existait plus dans cette maison, qu'ils étaient séparés et qu'il lui en voulait. Il m'avait proposé une gomme. Il avait fouillé dans ses poches et m'avait tendu son paquet. J'en avais pris plusieurs parce que sinon je suis incapable de faire des bulles. Il m'avait demandé en quoi j'étudiais, et il ne m'avait pas écouté répondre que j'étais en secondaire deux. Il m'avait dit en quoi il aurait voulu étudier. Je mâchais et le regardais en souriant me raconter qu'il aurait voulu être à mon école, lui, lui il aurait su quoi faire pour que je sois la reine de l'école, la reine du basketball, la reine du cross-country, la reine des adverbes et des pupitres malmenés. Je n'aimais pas l'école mais je n'avais pas besoin d'être la reine de quoi que ce soit. J'avais des copines et j'allais au dépanneur avec elles sur l'heure du dîner et après nous parlions de tests de personnalité ou d'une émission de télé, en ne comptant même pas les calories d'une barre Mr Big. Il m'avait pris la main, puis, quand j'avais réussi à faire une bulle, il m'avait lâché la main et m'avait demandé d'aller jeter ma gomme. C'est vulgaire, qu'il disait, et je n'avais pas la permission d'être vulgaire.

Je l'avais écouté, mais je ne savais pas où était la salle de bain alors j'avais craché la gomme dans ma main et je l'avais cachée au fond de ma poche. Plus tard, je n'ai parlé à personne de cette gomme-là, enfouie dans mes pantalons. J'étais gênée. Plus gênée par cette gomme que je n'avais pas su jeter et que j'avais gardée, collante, dans mes vêtements, que par sa langue qui s'était introduite entre mes lèvres puis entre mes dents et qui avait tourné tout autour de la mienne, comme si c'était un jeu, comme si nous devions réussir, pour gagner, à arracher à l'autre sa langue, mais je ne bougeais pas et lui tournait et retournait sa langue. Dans mon souvenir, sa langue est brûlante et sa salive ne goûte rien. Il m'avait regardée et avait posé ses mains sur mes épaules. Je lui avais souri comme si j'allais commencer un oral ou porter mon curriculum vitae à la crèmerie la plus proche de chez moi.

Je n'ai plus treize ans. J'ai envie de prendre la moitié d'un Ativan. Mon dentiste m'en a prescrit. Emmanuel revient dans la salle de bain. Il s'excuse. Il vérifie s'il reste des mouchoirs, s'il y a des vêtements dans la laveuse à étendre. Il me dit que si je reste, ce soir, nous pourrions écouter mes films préférés. Il ne dirait rien si je m'endormais contre son épaule et si je bavais sur son chandail. Il ne dirait rien si je ne mangeais pas de saumon mais que je préférerais me commander des mets chinois dans des petites boîtes blanches en carton. Je ne lui réponds pas.

«Je serais doux, je te lécherais, je te ferais jouir, tu n'aurais pas envie d'aller voir ton client.» J'inspire et je ne pense pas à Emmanuel, je voudrais ne pas penser à lui. Je ferme les yeux et les rouvre sur mon pinceau pour appliquer du mascara. Je ne sais pas comment les autres filles se maquillent. Moi, je ferme les yeux et les rouvre

trois ou quatre fois, jusqu'à ce que mes cils semblent être faux.

Emmanuel m'arrache mon tube de mascara. J'étouffe un cri. Le mur de la salle de bain est strié de noir. Je ramasse ma trousse et je tente de passer devant lui. Je vais me maquiller dans un taxi ou dans l'ascenseur de l'hôtel. Il me retient.

« J'aurais été doux. Tu ne me laisses pas être doux avec toi. Je voulais juste que tu restes cette nuit et être doux avec toi. » Il me pousse contre le lavabo. Il tire mes cheveux et projette mon visage contre le miroir. Je ferme les yeux. Il m'ordonne de les rouvrir et me repousse contre le miroir, plus fortement, mais il ne se brise pas et je ne vois rien. « Tu n'es même pas si belle. Le mec doit être affreux pour devoir te payer. » Le fait d'être nue et coincée, comme ça, entre Emmanuel et la glace, me donne l'impression d'être gelée et d'avoir la peau à vif, ouverte sur le grand froid. Je l'entends jouer avec sa ceinture. « Tu vas rester avec moi ce soir. » Je vais rester avec lui ce soir. « Laisse-moi, je n'ai pas faim mais tu me nourriras de saumon avec tes doigts et j'ouvrirai la bouche pour te remercier. » Il n'entend pas. Il donne des coups dans son pantalon. Je le vois, sur le plancher. Il me crache dessus. Mon dos, mon cou et mes fesses, recouverts de crachats comme des étoiles filantes dans une nuit inconnue, ou un feu à la Ronde, piégé, écrasé, éteint, sur mon corps. Il m'ouvre et son sexe cherche un trou. Il vient en moi et je garde les yeux ouverts.

La première fois que j'ai bu une limonade avec de la vodka, c'était pour essayer, juste pour essayer, et j'ai eu du plaisir à boire sans m'arrêter, je n'ai jamais bu pour oublier, la première fois que j'ai bu une limonade avec de la vodka, j'étais avec une amie et elle me parlait de son petit copain

qui venait de la prendre sous la douche, j'étais à demi nue moi aussi et ma petite culotte était sale, d'urine, de mouille et d'un peu de vieux sang, et je ne lui avais pas demandé si c'était bon, je lui avais juste demandé si ça lui avait fait mal, et c'est toujours ce que je me demande, est-ce que j'ai eu mal.